



MADÉLINE HUNTER

Une si jolie fleur

LES SÉDUCTEURS



AVENTURES & PASSIONS

POUR elle

Madeline Hunter

Professeure d'histoire de l'art, Madeline Hunter est auteure de romances historiques à succès. Ses romans nous entraînent dans des histoires profondes et sensuelles.

Une si jolie fleur

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

Le manuscrit du déshonneur
N° 8959

LES INSOUMISES

- 1 – Audrianna
N° 9823
- 2 – Verity
N° 9895
- 3 – Celia
N° 10005
- 4 – Daphné
N° 10026

LES SÉDUCTEURS

- 1 – Le maître de la séduction
N° 11658
- 2 – Le pire des adversaires
N° 11674

MADELINE
HUNTER

LES SÉDUCTEURS – 3

Une si jolie fleur

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Sophie Dalle*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailupouelle.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original

THE WICKED DUKE

Éditeur original

Jove Books, an imprint of Penguin Random House
LLC (New York)

© Madeline Hunter, 2016

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2017

1

La Terre tanguait. Ce fut la première pensée qui vint à l'esprit de Lance tandis qu'il émergeait péniblement de sa torpeur – la planète entière rebondissait tel un ballon fou à travers l'univers. Sa tête menaçait d'exploser tant le mouvement était violent. Il n'avait qu'une envie, replonger dans une bienheureuse inconscience. Hélas, c'était impossible !

Un peu de lucidité lui revint. Ce n'était pas la planète entière mais seulement son lit. Dans la seconde qui suivit, il éprouva un plaisir brutal. *Que diable... ?*

Il souleva une paupière. Peau claire. Poitrine opulente. Cuisses potelées. Longues boucles blondes.

Une femme le chevauchait. Elle avait tiré avantage de son érection matinale. N'ayant ni initié ni consenti à cet acte, Lance se voyait pour la première fois en position de soumission.

Qui était-elle ? Fermant les yeux, il profita du voyage, en quelque sorte. Son cerveau embrouillé tentait vainement de se rappeler où il était et comment il y était arrivé. Il se souvenait juste d'avoir quitté le manoir de Merrywood à cheval, deux jours après Noël, une fois ses frères

et leurs épouses repartis pour Londres. À peine leurs voitures avaient-elles disparu à la vue qu'il avait enfourché sa monture. Rendu furieux par la situation inextricable dans laquelle il se trouvait, il avait parcouru des kilomètres au grand galop jusqu'à franchir la limite du Herefordshire à la tombée de la nuit.

La femme laissa échapper un râle. Elle accéléra le rythme. S'il avait eu la force de reprendre le contrôle, il l'aurait fait, ne serait-ce que dans l'espoir d'atténuer le martèlement dans son crâne. Il l'aurait même probablement repoussée car, au fond, il était mal à l'aise.

Sans cesser d'onduler, elle se pencha en avant. Et l'embrassa. Son haleine empestait la bière.

Elle se redressa. *La bière*. À présent, il savait où il était. Il s'était arrêté dans une taverne. Une serveuse s'était ruée vers lui. Il avait flirté avec elle parce qu'à part s'imbiber d'alcool il était là pour cela.

Elle poussa un cri en atteignant l'orgasme. La jouissance de Lance fut nettement plus mitigée.

Elle resta sur lui. Gloussant, elle s'inclina pour couvrir son torse de baisers et de caresses.

— Mon pauvre ! Tous ces bleus. Vous vous êtes battu comme un tigre, moi, j'vous l'dis. Trois contre un, c'est pas juste, mais vous avez tenu bon, hein ?

Des bleus. Pas étonnant qu'il se sente aussi courbatu. Le problème, c'était qu'il ne se rappelait rien. Toutefois, apprendre qu'il avait *tenu bon* le rasséra.

La bouche de la femme s'aventura jusqu'à son ventre. Puis il sentit une autre pression, sur son épaule. Bizarre. C'était comme si...

— Pour un homme qui a pris tant de coups, il s'est montré à la hauteur.

La voix qui avait prononcé ces paroles était plus grave. Plus mûre.

Une partie de son cerveau se ranima, démêlant les événements de ces cinq dernières minutes. Il ouvrit les yeux pour comprendre ce qu'il en était. Le menton posé sur son nombril, la blonde lui sourit. Au niveau de son épaule, un autre sourire l'aveugla.

Elles étaient deux.

Il inspecta les alentours. Murs à colombages typiques des vieilles auberges, un lit à peine assez grand pour accueillir deux personnes, encore moins trois. Pourtant, ils étaient bel et bien trois.

Il examina son corps couvert d'hématomes, ouvrit la main droite. Les phalanges refusaient de se déplier complètement. Nom de nom, ç'avait dû être une sacrée bagarre !

La blonde effleura son sexe et leva les yeux vers lui, hilare.

— J crois bien, si j me trompe pas, que vous êtes prêt à recommencer.

Elle se fit plus aventureuse.

— Non, protesta-t-il d'une voix étranglée.

Son visage le brûlait. Il le palpa avec précaution et songea qu'il devait avoir l'air à moitié mort.

— Non ? répéta la plus âgée d'un ton taquin. Ma foi, c'est un vrai gentleman, Joan. On s'en s'rait pas douté y a deux heures. Hein, Jamie ?

Jamie ? Il s'était donc présenté sous un faux nom. Malin. Le duc d'Aylesbury n'avait rien à faire ici avec deux catins. D'autant qu'il était censé vivre l'existence la plus ennuyeuse, fastidieuse et désespérante imaginable pour prouver

combien il était raisonnable. Bah ! On ne pouvait guère lui reprocher de se rendre à Londres ou dans la province voisine s'offrir un peu de bon temps à l'occasion.

Il se redressa en position assise, obligeant les deux inconnues à se déplacer. D'un geste, il invita la blonde à s'écarter afin qu'il puisse se lever du lit. Il ramassa ses vêtements.

— Mesdames, je dois m'en aller. Merci pour votre compagnie.

Cette annonce fut accueillie par des éclats de rire.

— Oh, non, m'sieur ! C'est à nous d vous remercier, assura la plus âgée. Dommage que personne nous croira quand on leur racont'ra.

— Et bien élevé, en plus ! T'as entendu ça ?
« Mesdames, merci pour votre compagnie. »

La blonde soupira.

— Vous d'vez nous promettre de rev'nir.

Il se contenta d'un sourire.

— Combien vous dois-je ?

L'autre nicha la tête dans son cou, les seins pressés contre son dos.

— Vous nous avez déjà payé tout c'que vous nous devez. On a bien apprécié les p'tits plus. Pas vrai, Joan ?

— Oh, oui ! On a passé une nuit magnifique.

Dieu que c'était irritant d'être le seul à ignorer à quoi elles faisaient allusion. Un homme avait envie de savourer le souvenir de ses prouesses, non ?

Il entreprit de se vêtir. Elles ne bougèrent pas. Il les ignora, ainsi que les bleus, sa main engourdie et sa migraine.

Enfin rhabillé, il les salua et les quitta. Il trouva son chemin jusqu'à la sortie. Dehors, le soleil éblouissant et l'air glacial de décembre lui arrachèrent un grognement.

Selon toute apparence, il avait vécu une nuit exceptionnelle. Une bonne bagarre, une bonne beuverie et une bonne partie de jambes en l'air – exactement ce qu'il lui fallait. En principe, cela devrait l'aider à tenir pendant un mois environ.

Ce qui l'agaçait prodigieusement, c'était de ne se souvenir de rien. Pas le moindre détail.

2

La fleur venait de le remarquer.

C'était ce qu'il avait cru apercevoir à travers les branchages – une fleur épanouie dans le cimetière malgré le froid hivernal. C'était impossible, bien sûr, à moins que quelqu'un n'ait apporté un bouquet pour le déposer sur la tombe de Percy. Ce qui ne viendrait à l'esprit de personne. Neuf mois après son décès, ç'aurait été un geste bien tardif, dilapidé de surcroît au profit d'un homme qui ne laissait aucun souvenir positif.

Ce n'était pas une fleur mais une vision tout aussi agréable. Une femme s'était aventurée jusque-là sur un cheval pommelé dont la robe se fondait dans les branches dénudées. L'animal broutait près du muret entourant le cimetière – muret qu'elle avait dû utiliser pour mettre pied à terre. À présent, elle examinait la sépulture de Percy sans la moindre émotion, comme on regarde un tableau.

La teinte vieux rose de son habit d'amazone se détachait sur le gris des arbres. Même les pierres de la chapelle paraissaient conçues pour la mettre en valeur. Ses cheveux roux striés de reflets dorés rehaussaient le bleu profond de ses yeux.

Ses belles-sœurs exceptées, cela faisait longtemps que Lance n'avait pas croisé une jolie jeune femme à Merrywood. Un frémissement d'excitation le parcourut, tel un vieux chêne à la veille du printemps.

Elle l'avait repéré, aussi serait-il ridicule de rester tapi dans le bosquet. Il s'avança jusqu'au bord de la clairière.

Elle haussa un sourcil. De toute évidence, ce qu'elle voyait ne l'impressionnait guère. Il devina les conclusions que lui inspiraient le mousquet et les lièvres qu'il tenait dans les mains. Il enjamba le muret, posa l'arme et le gibier du jour sur le sol.

— Vous êtes venue rendre hommage au défunt ? s'enquit-il en la rejoignant.

Il trouva adorables son petit nez retroussé et sa grande bouche. D'un autre côté, vu sa solitude, n'importe quelle créature de sexe féminin l'aurait probablement attiré. L'abstinence produisait cet effet sur un homme. À cet instant précis, il décida qu'il préférait les petits nez retroussés à tous les autres.

— Je n'en connaissais aucun personnellement, répondit-elle avant de pointer le doigt sur la hideuse pyramide. Celui-là a dû susciter beaucoup d'admiration pour mériter un mausolée pareil.

— Il l'a bâti lui-même. Du moins, il a commencé, puis laissé les fonds nécessaires à son achèvement en cas de mort prématurée.

— Comme les pharaons de l'Égypte ancienne. Il paraît qu'ils entreprenaient la construction de leur pyramide sitôt devenus rois, aucun n'osant

se risquer à faire confiance à son successeur pour s'en charger à sa place.

Une fleur cultivée, de toute évidence. Elle possédait ce genre de visage qui demeurerait frais, chaleureux et juvénile même lorsqu'elle serait vieille. Yeux de biche étincelants, joues pleines, fossettes.

— Êtes-vous en visite au manoir ?

Il savait pertinemment que non, mais il voulait à tout prix prolonger la conversation.

Elle secoua la tête.

— Êtes-vous perdue ?

— Non. Juste curieuse. Je suis sur une propriété privée, je suppose. Comme vous, sans doute ? ajouta-t-elle avec un sourire un poil narquois.

C'était l'occasion ou jamais de lui dire qui il était. Hélas, s'il lui révélait son identité, elle prendrait sûrement la fuite ! Sa réputation n'incitait guère les jeunes ladies à se montrer confiantes, et depuis un an, les hommes le traitaient eux aussi avec méfiance. On l'avait surnommé le Duc Dévoyé, lui avait confié son valet d'un ton chagrin. Résultat, il vivait depuis des mois en propriétaire terrien reclus uniquement préoccupé par le bien-être de ses voisins.

C'était son frère Ives qui lui en avait soumis l'idée sous prétexte que mener une existence irréprochable lui vaudrait un regain de respect. Ives était un peu trop optimiste s'agissant de ses semblables.

— Je n'enfreins aucune règle. J'ai le droit d'être ici, déclara-t-il. Je dirais même que ma situation le requiert. Je ne suis pas un braconnier, si c'est ce que vous pensez.

Elle s'empourpra, jeta un coup d'œil au mousquet et aux lièvres.

— Bien sûr. À quoi bon se priver quand on possède des terres de chasse ? Le duc doit avoir de nombreux chasseurs à son service. Je m'étonne juste de ne pas en avoir rencontré avant aujourd'hui.

— Je suis si habile au tir qu'Aylesbury peut se passer d'une armée pour remplir ses marmites et celles de ses métayers.

Il fit un pas vers elle, l'observant un peu comme il observait ses proies, guettant un signe de panique. Il n'avait aucune envie de l'effaroucher. Il n'avait pas ressenti un tel plaisir depuis des semaines. Des mois. Son excitation grimpa d'un cran. À la moindre occasion, au moindre encouragement, il pourrait s'offrir le bonheur de cueillir cette jolie fleur. Ah ! Humer le parfum de son nectar. Goûter les pétales veloutés de sa...

Il chasse ces pensées. Au fond, il n'avait rien d'un duc dévoyé. Enfin, pas avec les filles de ses voisins. Du moins, pas en temps normal.

Toutefois, il ne se rappelait pas avoir jamais croisée celle-ci dans les environs.

— Vous habitez l'une des propriétés alentour ?

Elle réfléchit avant de répondre, ce qui l'intrigua.

— Oui et non.

Cette réponse le laissa encore plus perplexe.

— Je séjourne chez un parent proche, expliqua-t-elle. Il a offert de me recueillir sous son toit. Je dépends de lui, mais je ne suis pas sûre que cela me plaise de vivre à ce point sous sa coupe.

— Ce doit être un homme généreux. Vous avez sans doute intérêt à le laisser vous aider.

— La magnanimité n'est pas sa vertu principale, aussi je reste sur mes gardes, avoua-t-elle.

Elle rougit avant d'agiter vaguement la main.

— Je suis certaine que tout finira par s'arranger.

Elle reporta son attention sur le tombeau démesuré.

— Ne le dites surtout pas à la famille, mais la statue de cet homme est ratée. Elle manque de naturel. Il paraît difforme.

« Aussi difforme que l'esprit de celui dont le corps gît sous ce tas de pierres » songea Lance.

— Détruire un caveau est mal vu. Il demeurera sans doute ainsi pendant des générations.

— Le nouveau duc pourrait le recouvrir de lierre, suggéra-t-elle.

Elle se mit à déambuler et il lui emboîta le pas, se tenant suffisamment à distance pour ne pas l'effrayer, mais assez près pour s'imprégner de son parfum d'eau de rose. Il se demanda s'il faisait meilleur à l'intérieur de la chapelle et si celle-ci était munie de coussins qui pourraient servir de couche.

Non pas qu'il fût dépravé au point de séduire la parente d'un voisin. Quand bien même il le serait – ce dont il rêvait –, jamais il ne la prendrait sur les dalles froides d'une chapelle. L'ennui et la solitude avaient beau lui peser, il avait des principes.

Le dais de branches dégarnies se désagrégeait vers le milieu du cimetière. La belle inconnue pénétra dans le puits de lumière qui s'était formé dessous. Les ors de ses cheveux accrochèrent les rayons du soleil et ses yeux prirent une teinte violette. Il imagina sa chevelure détachée,

cascadant en désordre sur ses épaules après une nuit d'ébats fougueux.

Elle examina la tombe de son père, d'une modestie exemplaire comparée à celle de son frère.

— J'ai vécu dans cette région autrefois. Il y a des années. Je me rappelle ce duc. On disait de lui que c'était un homme bon.

— C'est la vérité.

Bon mais pas parfait. En tout cas, pas mauvais. Ni pervers ni cruel.

— Quand avez-vous vécu ici ?

Il ne se rappelait pas l'avoir côtoyée. Elle devait avoir vingt-deux ans tout au plus. Si par « des années » elle entendait ne serait-ce que cinq ans, il n'aurait jamais remarqué la gamine qu'elle était à l'époque.

— Il y a longtemps. Je connais cependant encore quelques personnes.

— Vous ne vous sentirez donc pas déplacée au bal du comté. Le prochain devrait avoir lieu à la pleine lune.

Curieusement, cette annonce lui valut toute l'attention de l'inconnue. Elle le dévisagea d'un air soupçonneux, s'attarda un moment sur ses vêtements.

Puis elle leva le nez, étrécit les yeux, raidit le dos.

— J'ai l'impression que vous m'avez induite en erreur, monsieur. Vous n'êtes pas un simple chasseur.

— Je n'ai jamais dit que je l'étais, rétorqua-t-il avec un sourire.

— Vous m'avez autorisée à le croire.

— Je vous ai autorisée à conclure que je n'étais pas un braconnier, ce que je ne suis pas. Nous n'avons pas évoqué ma situation. Toutefois, la curiosité me ronge. Qu'est-ce qui m'a trahi ?

— Votre manteau et vos bottes. À l'ombre, ils n'apparaissaient pas de qualité supérieure. En revanche ici, au soleil, alors que vous êtes...

... *Si près de moi*, faillit-elle dire. Car il l'était. Mine de rien, tandis qu'ils bavardaient, il s'était rapproché. Si bien qu'il était facile de voir que ses vêtements et ses bottes n'étaient ceux d'un employé. Son chapeau n'avait rien d'élégant et sa barbe indiquait qu'il ne se pliait pas à la mode, mais il était plus qu'un simple serviteur du duc.

— Puis vous avez parlé de bal, reprit-elle. Je doute qu'un chasseur fréquente ce genre de soirée ou en parle avec autant d'enthousiasme. En outre, votre diction est celle d'un homme instruit.

Elle énuméra ces preuves, dont certaines lui venaient à l'esprit à mesure qu'elle l'examinait.

— Je crois savoir qui vous êtes.

Une lueur amusée dansa dans les prunelles de l'homme. Il avait les yeux noirs, un regard intense sans être menaçant ni méchant – du moins apparemment. Certes, sa proximité la troublait ; elle ne ressentait toutefois pas de la peur à proprement parler, juste une certaine nervosité. Sa promenade ne se déroulait pas comme prévu et cet homme en était la cause.

Elle ne le connaissait pas et s'en voulait d'avoir entamé une conversation avec lui.

— Et qui croyez-vous que je sois ? s'enquit-il.

— L'intendant.

— L'intendant, répéta-t-il en riant tout bas. D'abord un braconnier, puis un chasseur, et maintenant, un intendant. Je monte rapidement dans votre estime. D'ici dix minutes, vous me proclamerez duc.

Elle s'esclaffa et il l'imita.

— Ai-je l'air d'un intendant ?

— Pas du tout. D'où mon erreur. Je pense que votre maître, fidèle à sa réputation, fait les quatre cents coups à Londres, et que vous en profitez pour vous laisser aller.

Il se tâta le menton.

— C'est la barbe qui vous fait croire cela ?

— Oui.

— Elle ne vous plaît pas ?

— Non. Encore que mon avis soit sans importance. Je suppose que vous vous raserez dès le retour de Sa Grâce.

— Si je me rase, accepterez-vous de danser avec moi lors du prochain bal ?

Sa voix était empreinte d'une douceur enjôleuse, mais ce fut surtout son intonation virile qui la décontenança.

— Ne prenez pas cette peine pour moi, monsieur.

— Êtes-vous en train de me dire que vous refuserez de danser avec moi, quoi qu'il en soit ? Ou que vous accepterez – même avec ma barbe ?

— Je... euh... à condition d'avoir été dûment présentés, je pourrais... C'est-à-dire que...

Elle bredouillait comme une idiote. Il lui semblait qu'il s'était encore rapproché, et pourtant, il n'avait pas bougé.

Elle jeta un coup d'œil autour d'elle. Elle se trouvait au beau milieu d'un cimetière, à discuter avec un étranger dont la présence se révélait soudain impressionnante. C'était comme s'il possédait un pouvoir extraordinaire qui la poussait malgré elle à plus de familiarité, de proximité physique. C'était un peu comme s'il s'était délesté d'une cape sous laquelle il cachait sa véritable personnalité pour l'hypnotiser, tel un magicien.

Elle n'était pas insensible à son charme. Elle se surprit même à *espérer* qu'il l'invite à danser lors du prochain bal. Dans le même temps, elle ne pouvait ignorer la crainte d'un danger imminent. Cette rencontre fortuite venait de prendre un tour trop intime, dans l'esprit sinon dans les paroles.

Empoignant ses jupes, elle se tourna vers son cheval.

— Je dois m'en aller.

Il se pencha pour ramasser sa traîne, si encombrante dès que l'on mettait pied à terre.

— Permettez-moi de vous assister.

— Le muret me suffira. Il m'a servi de marchepied, juste là, au niveau de cette souche. Je suis très agile, et Calliope fort docile.

— Si elle bouge, vous risquez de vous blesser. D'autre part, à escalader la souche, puis le muret et enfin la jument, vous paraîtrez terriblement maladroite.

— Personne n'est là pour en juger.

— À part moi. Si vous n'étiez pas aussi jolie, je me tiendrais à l'écart et je profiterais du spectacle. En l'occurrence, je préfère vous aider à monter avec grâce.

Aucun argument ne lui vint à l'esprit pour l'en dissuader. En revanche, elle ne lui permettrait rien d'autre que de lui tenir la main et son cheval.

Elle le lui fit savoir tandis qu'ils rejoignaient Calliope. Il la dévisageait comme si elle venait de s'exprimer en chinois. Les battements de son cœur s'accéléchèrent.

Il lui drapa la traîne sur le bras.

— Prête ?

Le ton était taquin, comme s'il s'appêtait à faire quelque chose de très audacieux.

Il se colla presque à elle. Elle sentit une odeur de cuir mêlée d'un parfum épicé. Il referma les mains autour de sa taille et ses pieds quittèrent le sol.

Il ne la hissa pas sur sa monture d'un mouvement preste. Au contraire, il la souleva comme si elle ne pesait rien. Lentement. Si lentement que l'espace d'un instant, il put plonger son regard dans le sien. Une onde de chaleur la submergea, lui coupant le souffle.

Puis elle fut en selle, partagée entre l'embarras et la fascination. Il leva les yeux vers elle.

— Vous avez cru que je m'appêttais à vous embrasser ?

— Bien sûr que non. Ne soyez pas ridicule. Vous ne connaissez même pas mon nom.

— Si vous pensez qu'un homme a besoin de connaître le nom d'une femme avant de l'embrasser, c'est que vous êtes terriblement innocente. Trop candide pour discuter avec un inconnu dans les bois.

Il lui tendit les rênes et en profita pour lui couvrir les mains des siennes – des chaudes, à la fois fermes et étonnamment douces.

— Je m'arrangerai pour que nous soyons dûment présentés, déclara-t-il, puisque cela semble compter pour vous.

Sur ce, il pivota et s'éloigna d'un pas rapide, ramassa lièvres et mousquet, puis disparut dans les bois.

Elle regretta de ne pas s'en être allée la première sur une repartie cinglante. Au lieu de quoi, elle l'avait dévisagé, bouche bée, telle une jeune fille avec qui aucun homme n'avait jamais flirté.

Ce qui était presque le cas.

— Les malles sont arrivées, annonça sa mère dès que Marianne apparut sur le palier du deuxième étage de Trenfield Park.

Sa mère, sa cousine et elle étaient venues de Calne en diligence, mais leurs bagages avaient été acheminés par charrette. Ces derniers contenaient tout ce qu'elles possédaient au monde, à l'exception de ce qu'elles avaient apporté avec elles.

— Tu as fait une promenade à cheval ? Sir Horace souhaitait que tu l'accompagnes. Il l'a dit explicitement hier soir au dîner.

— Je suis assez grande pour me promener seule. Vous ne pensez tout de même pas que j'aie besoin de sa permission ou de sa compagnie, j'espère ? À mon âge, ce serait ridicule.

Un flot d'émotions contradictoires l'envahit tandis qu'on déposait ses valises dans sa chambre. En revenant dans le Gloucestershire, elle réintégrait la maison de son enfance. Alors pourquoi n'en éprouvait-elle pas davantage de joie ?

Peut-être parce qu'elle n'était plus une jeune fille. Ou parce que ce changement de vie signifiait un recul plutôt qu'une avancée positive.

En outre, cela perturberait son emploi secret. Elle n'était pas certaine de pouvoir transférer cette occupation en un nouveau lieu. Or elle avait tellement aimé gagner quelques shillings qui n'étaient qu'à elle.

Sa mère suivit les serviteurs dans la pièce, puis les chassa d'un geste une fois les bagages déposés.

— Enfin, après cinq années de misère, nous voilà revenues à notre place.

Si le ton de sa mère était triomphal, son allure l'était tout autant. Elle portait l'une de ses plus belles robes. Un petit bonnet en dentelle était perché sur ses boucles brunes savamment coiffées, comme il était de mise pour la châtelaine d'une vaste demeure campagnarde.

— Nous n'étions pas pauvres. Et nous ne sommes pas chez nous, lui rappela Marianne. Nous sommes ici à l'invitation d'oncle Horace, et complètement dépendantes de lui.

— Nous sommes mieux là que dans ce cottage minable à Cherhill. Et si la propriété lui appartient désormais, c'est uniquement dû à un coup du sort.

Pour Marianne, le décès de son frère, sept ans auparavant, n'était pas un coup du sort, mais une véritable tragédie. Un élan de nostalgie l'assaillit. Thomas lui manquait terriblement, et pas seulement parce que sa mort avait fait de leur oncle Horace l'héritier de leur père – qui était le frère de ce dernier.

Sa mère inspecta le mobilier d'un œil critique.

— Je demanderai à sir Horace de nous procurer de nouvelles tentures. Et des robes. Tu peux difficilement te rendre à des réceptions et

à des dîners dans les tenues que contiennent ces malles. Elles sont toutes démodées.

De la pointe du pied, elle donna un coup dans l'un d'entre eux.

— Déjà que tu es montée à cheval vêtue de cet habit d'amazone. Il n'est plus à ta taille. Pourvu que personne ne t'ait vue.

Juste l'intendant du manoir de Merrywood, un homme aux yeux noirs et au charme fascinant, songea-t-elle.

— Personne d'importance, murmura-t-elle.

Ayant retrouvé son statut, sa mère considérerait sans doute un intendant comme inférieur, quand bien même il était instruit et responsable d'un domaine entier.

Marianne avait été souvent en désaccord avec sa mère, surtout ces cinq dernières années. Elle avait apprécié le joli petit cottage de Cherhill où elles s'étaient réfugiées. Elle aimait le paysage verdoyant et regretterait de ne plus pouvoir admirer chaque matin, depuis la fenêtre de la cuisine, l'immense cheval blanc gravé dans la colline.

Là-bas, elles avaient la paix. Oncle Horace les laissait tranquilles. Même après leur avoir envoyé sa fille Nora, trois ans plus tôt, il prenait rarement de leurs nouvelles. Quand il leur avait expliqué, lors d'une visite surprise quelques jours avant Noël, qu'il attendait leur retour à Trenfield Park dès le début de la nouvelle année, Marianne avait accueilli cette déclaration avec consternation.

S'il acceptait leur présence, à sa mère et à elle, c'était surtout pour qu'elles continuent à s'occuper de Nora. Désormais, elles lui seraient redevables d'une manière différente. Il se montrerait

exigeant, comme la plupart des hommes. Il remettrait peut-être en cause les activités et les amis de Marianne, lui imposerait des règles auxquelles elle refusait d'obéir. Il risquait par ailleurs de créer des problèmes avec Nora.

Nora.

— Je dois aller voir comment s'en sort ma cousine avant de ranger mes affaires. Tout cela représente un énorme bouleversement pour elle et elle était fort agitée durant le voyage, hier.

Sa mère ne parut pas l'entendre. Elle s'était postée devant l'une des fenêtres.

— Il a négligé le jardin. Je vais devoir y remédier, ainsi qu'à toutes sortes d'autres choses. Ce n'est pas étonnant. Comment un homme peut-il tenir correctement une maison sans l'aide d'une femme ? Ton père n'aurait pas fait mieux s'il ne m'avait pas épousée. Oui, c'est une bonne chose que je sois de retour.

— Nous ferons un tour dehors et vous m'expliquerez vos projets quand j'aurai vu Nora. Cette fois, sa mère réagit.

— Ah ! Nora. Sir Horace est là-haut avec elle.

— Il avait promis de ne pas la rencontrer sans moi. Pas plus tard qu'hier soir, nous sommes tombés d'accord pour...

— Il est venu te chercher, il a patienté un moment, et pour finir, il est monté. Il était accompagné de couturières. Elles ne peuvent pas rester assises là, toute la journée, à se tourner les pouces en attendant que tu rentres d'une escapade à cheval. Tu aurais au moins pu nous avertir de tes intentions.

Marianne quitta la pièce avant la fin du sermon de sa mère. Elle empoigna cette fichue traîne et gravit l'escalier aussi vite que possible. Comme elle approchait de la chambre de sa cousine, elle entendit ce qui ressemblait à une querelle.

L'oncle Horace haussait, puis baissait le ton. Les cris de Nora étaient empreints d'une anxiété que Marianne ne connaissait que trop bien. Durant son séjour à Cherhill, ses crises s'étaient faites plus rares. Le plus souvent, Nora se repliait sur elle-même, se retranchant dans une passivité que Marianne jugeait tout aussi inquiétante, bien que moins sonore.

À présent, pour la deuxième fois en deux jours, Nora était la proie d'une agitation proche de la folie.

— Non ! hurla-t-elle. Dites-leur de s'en aller. Je veux qu'on me fiche la paix ! Je n'ai pas besoin de robes neuves puisque je n'ai nulle intention de sortir.

Un bris de porcelaine punctua sa diatribe.

— Bon sang ! vociféra Horace. Écoute-moi, ma fille. Tu auras une garde-robe neuve, tu sortiras et tu feras ce que je t'ordonne. J'ai des projets pour toi. Je ne céderai plus à tes caprices.

Hors de lui, Horace s'exprimait tel un tragédien sur scène.

Marianne ouvrit la porte.

Son oncle se tourna vivement vers elle.

— Enfin ! s'exclama-t-il. Où diable étais-tu ?

Nora courut se jeter dans les bras de Marianne, qui l'étreignit et lui caressa les cheveux en lui chuchotant des paroles rassurantes. Des éclats de porcelaine bleu et blanc jonchaient le sol.

Les deux couturières s'étaient retranchées dans un coin.

— Renvoyez-les, mon oncle.

Horace plongea ses doigts noueux dans sa chevelure grise. C'était un homme de haute taille, aux yeux d'un bleu vif et aux joues creuses. Son long visage émacié rappelait à Marianne celui de son père, la dernière année, à l'approche de la mort.

— Tu ne nous plieras pas non plus à ses lubies. Cette enfant a été beaucoup trop couvée. Il est temps qu'elle prenne sa place dans le monde.

Nora se recroquevilla contre Marianne.

— Renvoyez-les, mon oncle, insista cette dernière. Et allez-vous-en, vous aussi.

Il marmonna un juron, mais fit signe aux couturières de sortir. Il leur emboîta le pas.

— Calme-la, lança-t-il à Marianne. Après quoi, tu me rejoindras dans la bibliothèque.

Dès qu'elles furent seules, Nora se détendit. Sans la lâcher, Marianne inspecta les lieux, et eut un sursaut de colère.

Oncle Horace avait installé sa fille dans une chambre obscure et étriquée, que les invités ne verraient jamais si Nora s'obstinait à lui causer des problèmes. Elle était meublée en tout et pour tout d'un petit lit, d'une table et d'une chaise en bois. Il n'y avait pas de cabinet de toilette. Une malle ouverte était posée devant l'armoire, la servante chargée de la vider ayant pris la fuite à l'arrivée de son maître.

Nora s'écarta. L'air étrangement détaché, elle s'assit devant l'unique fenêtre. Le teint et les cheveux clairs, les yeux immenses, mince comme une liane, elle fixait... quoi ? Rien, peut-être.

Marianne était convaincue que, la plupart du temps, le regard de Nora était tourné vers l'intérieur, centré sur des pensées et des idées qu'elle ne partageait jamais. Était-ce vraiment le cas ? Pas sûr. Peut-être l'esprit de sa cousine était-il vide, tout simplement, comme son regard.

Elle n'avait pas toujours été ainsi. Autrefois vive et vibrante, elle avait survécu à une terrible maladie lorsqu'elle avait quinze ans. Selon le médecin, c'était à la fièvre qu'il fallait attribuer son état. À moins qu'elle n'ait été frappée par la foudre, ce fameux jour où elle avait dû s'aliter après une sortie sous l'orage. Ou qu'elle n'ait fait une chute de cheval. Toujours est-il que son cerveau avait été affecté. Rien d'autre ne pouvait expliquer un tel changement.

Marianne arpenta la pièce minuscule. Reléguer Nora ici était une insulte. C'était à croire qu'oncle Horace cherchait à punir sa fille de ce sur quoi elle n'avait aucune emprise. Les forcer toutes les trois à revenir à Trenfield Park était en soi égoïste et cruel. Il n'avait rien voulu entendre quand Marianne avait tenté de lui expliquer qu'il n'était pas raisonnable d'éloigner Nora de Cherhill.

Elle s'arrêta près de sa cousine, lui caressa de nouveau les cheveux.

— Je dirai à ton père que cette chambre ne convient pas. Il s'agit sûrement d'une erreur.

— Je m'y sens bien. Sa petite taille me rassure. Je ne veux pas de mon ancienne suite. Je n'y serai pas heureuse.

Nora parvenait par moments à s'exprimer clairement et à tenir des propos cohérents. Dans

ce cas, si ses yeux reprenaient vie, on avait du mal à deviner sa fêlure. On ne se doutait pas que par moments elle pouvait devenir inexplicablement émotive. Dangereusement.

Les crises avaient quasiment cessé lorsqu'elle vivait dans le cottage. Hélas, la veille, alors qu'elles roulaient en direction de Trenfield Park, le mal l'avait reprise ! Marianne avait dû ordonner au cocher de s'arrêter et il lui avait fallu une bonne demi-heure pour rasséréner sa cousine.

— Je m'installerai ici avec toi. Ce sera comme avant, nous partagerons la même chambre.

Nora secoua la tête, les yeux rivés sur le parc.

— Je ne veux pas de toi ici. Je ne veux personne. Il y a une fenêtre et une porte, la pièce est petite et simple. Elle me plaît. Je m'y sens en sécurité.

Ici, je peux me cacher. Ici, on m'oubliera. Je ne sortirai jamais et je pourrai sombrer tranquillement dans la folie.

— Mère et moi allons faire un tour dans le jardin afin de dresser la liste de tâches pour les jardiniers. Viens avec nous, proposa Marianne.

Nora refusa d'un signe de tête.

— Dans ce cas, je te verrai au dîner.

Marianne déposa un baiser sur son front et se dirigea vers la porte.

— Il a l'intention de me marier. C'est pour cela qu'il veut m'offrir une nouvelle garde-robe.

Marianne se figea, puis pivota pour faire face à sa cousine.

— Tu te trompes.

— Il a dit que je devais être jolie. Je sais à quoi il pense et ce qu'il projette.

Elle tourna la tête, plongea son regard dans celui de Marianne.

— Je ne me soumettrai pas à ses désirs. Je préfère me donner la mort.

Marianne aurait aimé pouvoir traiter cette menace avec légèreté. Au lieu de quoi, elle ressentit une sourde angoisse.

— Ne dis pas cela. Songe au chagrin que j'éprouverais.

Nora se concentra de nouveau sur le paysage.

— J'y songe. Si tu n'étais pas là, je l'aurais déjà fait.

Marianne referma la porte de la bibliothèque derrière elle. Son oncle allait et venait devant la cheminée, feignant de lire les titres des ouvrages alignés sur les étagères.

De fait, ces livres appartenaient au père de Marianne, qui les avait soigneusement sélectionnés et reliés au fil des ans. Horace les avait récupérés, ainsi que tout le reste. L'héritage étant inaliénable, après la mort prématurée de Thomas, pendant la guerre, c'était à lui qu'était revenu le patrimoine.

Horace fit volte-face en l'entendant entrer. Nora s'était calmée plus vite que lui, visiblement. Le visage violacé, il l'invita d'un geste à prendre place sur l'un des canapés. Avant de s'asseoir dans le fauteuil en face, il se versa un verre de cognac.

— Allez-vous m'en offrir ? s'enquit Marianne.

Il la regarda, surpris.

— Je me suis toujours demandé pourquoi, si les hommes ont besoin d'une dose d'alcool pour

se remettre de leurs émotions ou avant d'entreprendre une tâche déplaisante, ils estiment que les femmes doivent s'en priver.

— Ce n'est pas convenable, voilà tout.

Horace se carra dans son siège. À le voir s'y enliser, elle ne put s'empêcher de penser à son frère qui était, lui aussi, grand et dégingandé.

— J'ai quelque chose à te dire, déclara-t-il, l'œil rivé sur le liquide ambre. Ce n'est pas le genre de sujet que l'on aborde avec une femme, mais je n'ai pas le choix. Tu ne t'en sortiras pas avec Nora si tu n'es pas au courant.

— Voilà un préambule de sinistre présage, mon oncle.

— Plus embarrassant que sinistre, riposta-t-il. Embarrassant et exaspérant.

— Je pressens le pire.

Il prit le temps de boire quelques gorgées d'alcool avant de reprendre :

— Tu sais que Nora a frôlé la mort, il y a trois ans, mais tu n'es pas au courant de tout. Son cheval est en effet revenu sans elle, elle est tombée malade et a peut-être été frappée par la foudre. Cependant...

Il avala le reste de son verre.

— Son état actuel ne résulte pas de ces faits.

Il changea de position, comme si son fauteuil était soudain devenu trop étroit.

— Sous l'emprise de la fièvre, elle a raconté ce qui s'était passé.

Il rougit, détourna les yeux.

— Ce jour-là, elle a été violée. Séduite, peut-être, mais abusée.

Il jeta un regard désespéré à Marianne.

— Le médecin avait remarqué du sang sur sa jupe, mais on a d'abord pensé que dans sa chute...

Il renifla.

— Ma ravissante fille, mon adorable enfant, ruinée.

Cette révélation horrifia Marianne. À l'époque, Nora avait à peine quinze ans.

— Vous croyez qu'elle était allée retrouver quelqu'un ?

— Selon moi, ce vaurien l'a poursuivie de ses assiduités en secret avant de l'attirer chez lui à des fins infâmes.

— Il s'agirait donc d'une personne des environs, supputa Marianne.

Plus que jamais, elle avait besoin d'un remontant.

— Vous devez vous tromper, enchaîna-t-elle. Qui oserait commettre un acte aussi odieux ?

— Quelqu'un de haut placé qui la considérerait comme une moins-que-rien. Un homme réputé depuis des années pour ses frasques et ses excès. Un vaurien dépourvu de morale et peu respectueux des gens bien.

Il serra les dents.

— Elle a mentionné son nom dans son délire.

— Dans ce cas, pourquoi ne pas l'avoir dénoncé ? Nora n'était qu'une enfant !

— Quand vous apprendrez son nom, vous comprendrez mes réticences, d'autant que je ne peux me fier qu'aux paroles d'une jeune fille ayant perdu l'esprit.

Il la fixa, les yeux étrécis.

— Elle l'a évoqué à plusieurs reprises dans son délire, et chaque fois, au comble de l'agitation.

Lord Lancelot Hemingford. Entre-temps, il a, en quelque sorte, pris du galon. Son frère Percival étant décédé, il est désormais duc d'Aylesbury.

Marianne se leva. Elle arpenta la pièce, s'efforçant de maîtriser ses émotions. Elle avait envie de hurler, de pleurer.

— Je refuse de croire que son rang suffise à autoriser un tel comportement. Doux Jésus, mon oncle, vous êtes magistrat ! Si *vous* ne pouvez obtenir réparation, qui le pourra ?

— J'en ai bien l'intention, répliqua-t-il. Mais d'une manière appropriée aux circonstances.

Il lui fit signe de se rasseoir, puis se pencha vers elle pour lui confier à mi-voix :

— Je vais obliger cet homme à épouser ma fille.

Nora avait donc vu juste.

— Elle est incapable d'endosser le rôle d'épouse, déclara Marianne. Vous en êtes conscient, n'est-ce pas ?

— Sornettes ! Quand le duc lui demandera sa main, elle redeviendra elle-même. Quelle femme ne recouvrerait pas ses esprits à la perspective de devenir duchesse ?

— Vous vous fourvoyez. Elle a deviné vos plans. Après votre départ, elle m'a annoncé qu'elle préférerait se donner la mort.

— Tout le monde brandit ce genre de menace pour obtenir gain de cause.

— Elle serait capable de la mettre à exécution. Oseriez-vous prendre ce risque ?

— C'est la raison de ta présence ici, Marianne. C'est ce qui permet à ta mère de se comporter déjà comme si elle était chez elle et de donner des ordres aux domestiques. C'est

ce qui te permettra de fréquenter de nouveau les bals et les réceptions, et de rencontrer un homme qui t'entretiendra jusqu'à la fin de tes jours. À moins que tu ne veuilles te contenter de la rente minable que t'a laissée mon frère, tu devras convaincre Nora d'accepter une nouvelle garde-robe et de sortir de sa coquille. Elle est toujours ravissante, bien qu'un peu fantasque. Quand il aura fait sa connaissance, Aylesbury ne s'opposera pas à mon plan, je pense. À condition que ma fille ne soit pas en plein délire, bien sûr.

Il se renfonça dans son fauteuil, lui signifiant ainsi qu'elle pouvait disposer. Marianne se mit debout.

— Et si ce n'est pas ce qu'elle veut, mon oncle ? Imaginez qu'elle accepte la garde-robe, qu'elle sorte de sa coquille et fasse connaissance avec ce duc, puis qu'elle l'envoie promener ?

— Peu importe ce qu'elle veut. L'honneur de la famille est en jeu.

Furieuse contre cet oncle qui cherchait à la rendre complice de ses stratagèmes, Marianne fonça vers la porte. Dans son dos, elle entendit sir Horace marmonner :

— Si ce n'est pas ce qu'elle veut ? Morbleu ! Évidemment qu'elle voudra devenir duchesse. Ou alors, elle est vraiment folle et je la ferai enfermer à Bedlam.

Se promener à cheval avec oncle Horace présentait parfois certains avantages, décida Marianne.

Bien que riche désormais, il se pavanait comme un jeune hobereau dès qu'ils croisaient quelqu'un d'une classe supérieure. Il présentait fièrement sa nièce à tout le monde et nombre d'habitants des environs se souvenaient de la fille de Malcolm Radley.

Horace avait insisté pour qu'ils traversent Dutton, le village le plus proche de Trenfield Park, afin que les voisins puissent l'interpeller, soit pour se répandre en lamentations diverses et variées, soit pour plaisanter au sujet de sa situation professionnelle. « Avez-vous votre lot de petits voyous pour la prochaine session du tribunal ? » Son rôle dans l'organisation d'une milice locale pendant la guerre lui avait valu d'être élevé au rang de chevalier, puis d'être nommé juge de paix. Il était fier de son statut et adorait présider les procès.

Parfois, il répondait longuement à leurs questions. Marianne, qui s'intéressait beaucoup aux procédures judiciaires locales, prêtait une attention toute particulière à ces conversations.

Avec d'autres, il discutait mondanités. Marianne détestait les commérages, mais elle les écoutait tout aussi attentivement. C'était idéal pour se tenir au courant de la vie du comté.

Tôt ou tard, ces échanges se terminaient par une même question.

— Et comment va votre fille, monsieur ? Est-elle venue vous rendre visite avec Mlle Radley ? Est-elle de retour pour de bon ?

— Nora va fort bien, merci. Elle est en pleine forme. Elle est un peu fatiguée par le voyage, mais elle devrait m'accompagner dans mes promenades très bientôt. Ces quelques années de calme et de repos lui ont fait le plus grand bien. Je suis heureux de pouvoir dire qu'elle est redevenue elle-même.

Quand ils quittèrent enfin le village pour poursuivre leur chemin vers l'ouest, Marianne réussit à garder le silence pendant un quart d'heure. Puis, n'y tenant plus, elle lui demanda :

— Pourquoi affirmez-vous que Nora est en pleine forme ? Vous savez pertinemment que c'est faux.

— Selon moi, si elle prend la décision de mieux se porter, elle se portera mieux.

— Vous vous trompez. Persister dans vos plans, la forcer à fréquenter la société malgré elle serait cruel de votre part.

— Vous me suggérez de suivre les conseils d'une jeune femme à peine majeure, après avoir dirigé des hommes durant toutes ces années ? Dès qu'elle aura un habit d'amazone convenable, elle m'accompagnera. Vous n'aurez qu'à venir avec nous, cela la rassurera.

— Je n'apprécie guère que vous vous serviez de moi pour l'inciter à se plier à vos désirs, lâcha-t-elle. D'autant que cela me paraît un mauvais choix.

— J'attends uniquement que Nora se comporte de nouveau normalement grâce à l'amie qu'elle a trouvée en vous. Vous préférez qu'elle se passe de vous ? Il suffit d'un mot et nous arrangerons cela. Votre mère et vous pourrez suivre votre propre chemin sans plus vous soucier de ma fille.

Marianne aurait volontiers riposté, mais son oncle avait fixé son attention sur une forme sombre au bout du pré. Il plissa les yeux, puis son visage se fendit d'un sourire.

— Au début de la matinée, vous vous plaigniez de la lenteur de notre allure. Suivez-moi. Il partit au galop.

Marianne éperonna Calliope et ils foncèrent à travers les terres arides en direction d'un cavalier. Si Marianne appréciait l'exercice, elle n'en redoutait pas moins de passer encore une demi-heure à écouter sir Horace discourir.

Son oncle avait tout du parvenu. Son anoblissement l'avait rendu prétentieux. À l'évidence, il cherchait à grimper dans la hiérarchie sociale.

Le cavalier les vit arriver. Était-ce le fruit de son imagination ? Marianne eut l'impression que le corps entier de l'inconnu soupirait à la perspective d'engager la conversation avec sir Horace. Il se voûta légèrement, se ressaisit, et vint même à leur rencontre au petit trot.

Horace le salua de loin.

— Votre Grâce ! Quelle heureuse coïncidence !



11751

Composition
FACOMPO

Achevé d'imprimer en Italie
par GRAFICA VENETA
le 26 mars 2017

Dépôt légal avril 2017
EAN 9782290140437
OTP L21EPSN001624N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion